

# SATIN BLANC

Floriane Charles

Comme tous les premiers jours à l'effervescence plus tardive, c'est le moment que Julie choisit pour suspendre son linge sur son balcon afin qu'il sèche à l'air libre. Elle habite au quatrième étage d'un immeuble plutôt propre aux effluves de lavande d'une ville en bordure d'une grande étendue d'eau, aux façades couleur de mouette et aux toits de la teinte du ciel en début de soirée d'été. Le vent salé, quasiment constant, apporte à Julie un visage apaisé et souriant que je lui rends sans qu'elle ne le remarque. Son appartement plein sud lui procure également ces agréables rayons de lumières chaudes de notre astre supérieur qui tannent sa peau lorsqu'elle se prélassait sur son transat, un verre glacé à la main, un livre dans l'autre. Bien souvent, Julie ignore que je l'observe, concentrée sur ses affaires, de la même façon que je m'occupe des miennes. De temps en temps, toutefois, son instinct lui indique qu'elle est l'objet d'une inquisition oculaire répétée, alors elle tourne la tête dans tous les sens, et quelques fois, elle se penche par-dessus son balcon, sans jamais trouver la source de son appréhension. Elle lance des coups d'œil curieux teintés de menaces à qui oserait se révéler coupable sous son enquête. Je l'imagine déjà s'écrier « Ah, te voici enfin petit plaisantin ! » Et je m'en amuse grandement « Non, non, Julie, je suis un trop grand prédateur, ma cachette bien trop efficace pour que tu me repères. »

Ce qui m'intéresse le plus chez Julie, c'est sa douceur. Lorsqu'elle invite des amis, elle les cajole de son regard bienveillant, de ses mains posées délicatement sur leurs épaules et de ses plats à s'en lécher les babines. Les effusions de joie et de félicités pleuvent chez Julie. Je me languis de quelqu'un comme elle pour s'occuper de moi et subvenir à tous mes besoins.

Julie et moi nous connaissons et elle se montre fort affectueuse lors de nos rencontres qui, malheureusement, manquent de régularité. Il y a quelques instants à peine nous nous sommes salués et à présent je la regarde d'un œil attentif entre deux jardinets de roses sucrées ; tandis qu'elle accroche ses tissus brillants et veloutés ; tout en lézardant sur ma propre terrasse, à droite de la sienne. Des pas et un bruit de vaisselle viennent soudain détourner mon attention.

« Bonjour Julie !

— Bonjour, Allan, comment vas-tu ?

— Avec un temps pareil pour le week-end, ça ne peut qu'aller bien ! Et toi ?

— Sur la même longueur d'onde ! »

Et les voilà qui s'esclaffent. Je souris avec eux. « Bon appétit » reprend Julie, alors qu'Allan prépare une tartine au miel « Merci ! ». L'odeur amère et chaude de son café emplit la terrasse. Nous partageons notre espace vital depuis suffisamment longtemps pour que je devine ses pensées à l'égard de Julie. Elles se rapprochent des miennes. Il voudrait qu'elle s'occupe de lui. Allan est amusant, serviable et facile à vivre, mais ses capacités sont limitées. Il ne remarque pas que le teint de Julie rosi légèrement lorsqu'il lui parle, ni qu'elle lui sourit à pleines dents, ni qu'elle siffote toujours après leurs échanges verbaux. Et ma foi, Julie ne remarque pas non plus qu'Allan lui jette des coups d'œil à la dérochée en soupirant d'un air alangui. Si Allan se décidait à réclamer la compagnie de Julie, je pourrais enfin me rapprocher d'elle. J'accepterai même de la partager avec lui. Il ne me reste plus qu'à agir.

La douceur de Julie se retrouve également dans ses parures aux couleurs lumineuses et aux reflets chatoyants qui volettent doucement au vent. Notamment ses plus petites pièces taillées dans une matière non familière qui invitent la caresse. J'attends patiemment d'être hors de vue d'Allan et de Julie pour m'emparer sans difficulté de celle qui s'apparente à un nuage.

À mon grand désarroi, Allan ne remarque pas le bout de tissu que je laisse sur sa chaise et je me réfugie à l'intérieur alors qu'il quitte l'appartement pour vaquer à ses occupations.

Il rentre tard ce soir-là, chancelant jusqu'à son lit et laissant traîner derrière lui une odeur de raisins fermentés.

Ce n'est que lorsque le ciel commence à s'assombrir qu'Allan apparaît sur le balcon, son appareil à la main « je suis mort mec, c'était les shooters de trop ! », il rit « j'en sais rien, cinq heures du mat' non ? » Il rit encore « et quand t'as... qu'est-ce que c'est que ça ? » Ah ! voilà qu'enfin il remarque mon cadeau. Il s'empare de l'objet, le déplie. Le sang afflue à ses joues. Il regarde chez Julie, sa voix baisse « mec, je viens de trouver une des culottes de ma voisine sur ma chaise. » « Mais non, dehors, sur la terrasse. Tu crois que ? » « Elle n'est pas là et elle a rangé son étendoir » oui, Julie n'a pas vu mon larcin. Mais que fait-il ? Ah, il sent l'objet. Mais l'odeur de Julie a disparu, remplacée par une synthétique. « Elle a dû se décrocher avec le vent. C'est pas son genre de tenter une approche aussi osée. En plus c'est beaucoup trop loin. » « Je vais la mettre de côté et si elle me la demande je lui rendrai ! » « N'importe quoi, je ne m'excite pas sur une culotte ! Je me vois mal lui tendre "tiens Julie

t'as perdu ta culotte ha ha" » « Blanche en satin. » « T'es grave ! » « Ouais, on se fait un truc dans la semaine, tchao ! » Il s'assoit sur sa chaise, joue quelque temps avec le raffiné tissu, un œil du côté de chez Julie, avant de le fourrer dans sa poche, pour mieux se relever, animé d'un drôle d'air. Je lui lance un regard de reproche et tourne la tête, quel idiot.

Ainsi, Julie n'a pas constaté la disparition de cette culotte qu'Allan a rangé dans le meuble bas près de son lit. Tout à refaire.

Attendre que Julie étende.

Couleur sang cette fois. Sur la table.

C'est Julie qui la remarque alors que je l'observe depuis ma cachette. Elle se couvre la bouche, son teint change. Voilà qu'elle tourne sur elle-même en se tenant la tête. Je vois ses lèvres qui remuent pour elle seule. Que fait-elle avec ce balai ? Il est beaucoup trop court, elle va tomber ! Allan ! Allan ! Je quitte mon lieu d'observation et le pousse sur la terrasse « Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Julie ? » Elle manque de lâcher son manche, mais se ressaisit « Ah, Allan ! euh je... ma... » Il repère mon second cadeau « Ah ! désolé !

— Non, ne t'inquiète pas, c'est le vent. J'essayais de l'atteindre, je n'osais pas te déranger.

— Oui, bien sûr, le vent ! Non tu ne me déranges pas !

— Je peux la récupérer ?

— Oui, oui, je te l'apporte ?

— Euh...

— Ou tu peux venir la chercher si tu préfères.

— Oui, s'il te plaît.

— OK, je t'ouvre.

— Merci ! »

Julie arrive ! Enfin !

Allan retient la porte et je sens son parfum de vanille crémeux envahir la pièce. Il pousse son sac de sport, son ballon couleur agrume et ses chaussures qui traînent au sol « excuse-moi pour le bazar...

— Quel bazar ? Elle s'amuse, oh bonjour toi ! »

Bonjour ! Je l'accueille comme il se doit et les suis à l'extérieur. Julie s'empare de son bien.

« Bon ben voilà, je l'ai récupérée !

— Oui, c'est super ! »

Ils osent à peine se regarder. Je proteste. Allan se lance « euh, tu veux rester boire un verre ? J'ai de la bière dans le frigo, ou du vin si tu préfères ? » Elle semble triste « Ah, désolée j'aurai bien aimé, mais je dois me rendre chez une amie.

— Pas de problème, je suis content que tu aies récupéré ta culotte.

— Oui ! »

Ils se dirigent vers la sortie. Julie ne peut pas déjà s'en aller ! « Au revoir.

— Au revoir Julie. »

La porte claque. Allan s'affale dans le canapé, les mains sur la tête « je suis content que tu aies récupéré ta culotte », sa voix est étrangement insupportable alors qu'il répète ses dernières paroles. « N'importe quoi ! Et je ne lui ai même pas proposé de repasser ! Quel crétin ! » Je n'aurais pas dit mieux...

Tout à refaire ; de nouveau.

Attendre que Julie étende ; de nouveau.

Couleur de nuit.

Quelque chose retient les parures qui me forcent à tirer dessus pour m'en emparer. La structure se met en branle avec fracas. Ma discrétion tombe à l'eau. Je m'enfuis en sautant du balcon sur le rebord de la fenêtre derrière laquelle j'ai l'habitude d'observer Julie. « Hey ! » Je suis repéré. Je saute une dernière fois sur ma terrasse. « Rebon ! je n'y crois pas ! » Julie a les yeux et la bouche grands ouverts. Je la regarde avec un air d'excuse en poussant un son plaintif. Elle s'esclaffe et se dérobe à ma vue. Des coups retentissent à la porte. Allan, occupé à nettoyer sa vaisselle, arrête ses gestes pour rejoindre l'entrée et y coller son visage. Il se recoiffe, puis ouvre « salut, Julie ! ça va ? » Elle rit « salut Allan ! Eh bien, figure-toi que ce n'est pas le vent le coupable, mais ton chat !

— Comment ça ?

— Regarde. »

Elle me pointe du doigt. Il se tourne vers moi assis dans le salon, la douceur satinée en bouche « Rebon ! lâche ça ! », puis se précipite vers moi l'air mécontent. Je lui file entre les jambes et me pose devant Julie. Autant lui rendre ce qui lui appartient pour avoir une caresse. Elle s'exécute comme prévu en récupérant sa culotte. « Eh bien Rebon, sacré farceur !

— Je suis désolé Julie... Je ne savais pas...

— Tu l'as dressé exprès, avoues...

— Non ! Je t'assure !

— Je plaisante, ne fais pas cette tête !

— Ah ! tu m'as fait peur ! »

Ils parodent sourire aux lèvres. « S'il te reste des bières depuis la semaine dernière, je t'en prendrai bien une !

— Jamais en rad ! Installe-toi où tu veux, je te l'apporte. »

Avec satisfaction, je suis Julie sur le canapé et m'allonge à côté d'elle. Sa main s'avère bien plus douce que le tissu toujours caché dans la chambre. « Pendant que j'y pense, j'en ai aussi perdu une blanche, tu ne l'aurais pas trouvée par hasard ? »